

Duquesne University

Duquesne Scholarship Collection

CSSP Documentation (French)

ID and Anima Una

5-1-1971

CSSP-Documentation, N°4

Congregazione dello Spirito Santo

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/cssp-documentation-fr>

Repository Citation

Congregazione dello Spirito Santo. (1971). CSSP-Documentation, N°4. Retrieved from <https://dsc.duq.edu/cssp-documentation-fr/4>

This Article is brought to you for free and open access by the ID and Anima Una at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in CSSP Documentation (French) by an authorized administrator of Duquesne Scholarship Collection.

VIE RELIGIEUSE

=====

Lors de l'Assemblée des Déléguées de l'Union Internationale des Supérieures Générales, en octobre 1970, le RP. LECUYER a prononcé 5 conférences, dont nous extrayons les passages suivants qui, bien qu'adressés à des Religieuses, concernent la vie religieuse en général et dont nous pouvons nous faire à nous-mêmes l'application.

I. SIGNALER UNE ESPERANCE.

... La vie religieuse, en son fond, est un signe d'espérance, et doit apparaître comme telle. Le Concile nous dit que les religieux "manifestent aux yeux de tous les croyants les biens célestes déjà présents en ce temps, attestent l'existence d'une vie nouvelle et éternelle déjà acquise par la rédemption du Christ, annoncent enfin la résurrection à venir et la gloire du royaume de Dieu." (Lum. Gent. 44)

Qu'on fasse attention à ce texte: il ne s'agit pas seulement d'un avenir au-delà de ce temps, de l'eschatologie. Il s'agit d'une espérance pour aujourd'hui, dès ici-bas; les biens célestes sont "déjà présents en ce temps", la vie nouvelle et éternelle est "déjà acquise par la rédemption du Christ". De cette espérance doit découler chez tous les chrétiens, mais spécialement chez les religieux, une volonté sereine et tranquille de travailler à l'établissement du Royaume du Christ, "royaume de justice, d'amour, de paix", dans toutes les structures; c'est de là que viendra l'élan pour le développement des peuples. Mais cette dimension "horizontale" est indissolublement liée à la dimension "verticale" et puise en J.C. son inspiration et sa force.

Sur ce point aussi, les cultures non occidentales peuvent apporter beaucoup à nos familles religieuses, si nous savons accueillir comme il se doit leur apport original.

En face d'un monde qui se replie sur ses succès techniques et se méfie de tout apport extra-humain, d'autres cultures gardent un sens profond du mystère, du sacré, présent au coeur même de l'existence humaine.. N'avons-nous pas à réapprendre au contact, en particulier, de l'Afrique, le prix de ces valeurs, facilement considérées comme improductives, que sont l'art de la conversation, le sens de la fraternité, la participation commune au chant, à la prière; sans parler de la patience jamais lassée, et de ce qu'on pourrait nommer la "vertu" d'imprévoyance, la pauvreté extérieure et intérieure de l'existence, dans l'abandon, au jour le jour et heure par heure, à la grâce du Seigneur?

Nos instituts religieux sont-ils assez ouverts à tout cet apport qui leur permettrait de donner un meilleur témoignage de l'espérance chrétienne? Donnons-nous l'impression de nous appuyer sur la force de Dieu, et non sur les moyens humains, le témoignage de la confiance indéfectible, de la joie, de l'abandon, au milieu même de la pauvreté des moyens extérieurs?..

II. ANNONCER UNE PRIMAUTE

De quelle primauté s'agit-il? Beaucoup de réponses sont possibles: primauté du Royaume de Dieu, primauté de la charité, primauté de la personne, etc. L'idée correspondante se trouve dans le Nouveau Testament: c'est le Christ qui doit obtenir en tout la primauté (Col.1:18, Ap.1:5); c'est lui qui est le premier et le dernier, l'Alpha et l'Oméga (Ap.1:8,17; 8:3; 21:6; 22:13); de lui seul on peut dire qu'il est, absolument, le premier..

Annoncer la primauté du Christ, ce n'est pas autre chose qu'annoncer la réalisation par lui du plan d'amour de Dieu pour le salut des hommes ou, si l'on préfère, le salut de la personne humaine dans le Christ; concrètement, primauté du Christ et primauté de la personne humaine, dans le plan de Dieu, sont équivalents.

De cette primauté de la personne humaine toute l'Eglise est messagère.. La vie religieuse doit donc, d'une manière particulière, en être l'expression.. En est-il toujours ainsi?

Le danger vient de cette tentation commune à quiconque détient une autorité de considérer la communauté qui lui est confiée comme une fin en soi, et donc de lui sacrifier les personnes qui en font partie. On veut avant tout maintenir l'ordre extérieur, l'uniformité, et pour cela on traite les personnes comme des pièces d'un jeu d'échecs, sans tenir compte de leurs besoins spirituels ou matériels personnels, de leurs souffrances, de leurs aspirations. Si M.S. a dit que "le Sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le Sabbat"(Mc.2:27), combien plus cela est vrai de l'observation des règlements! On ne peut pas traiter exactement de la même manière des personnes différentes, surtout si elles sont de culture différente; car la culture affecte profondément la personnalité. Toute éducation, et donc aussi l'éducation à la vie religieuse, doit partir de la personne concrète, telle qu'elle est, pour faire épanouir en elle tout ce qu'il y a de virtualité et de richesse humaine.

L'éducation d'une personne n'est pas un dressage, où l'on se contente de faire contracter passivement quelques habitudes matérielles. La personnalité ne se développe que dans un rapport de connaissance et d'amour avec d'autres personnes, avec Dieu et avec les hommes. Une habitude de communauté, une soi-disant tradition, un point du règlement qui ne pourrait être compris comme une exigence de charité, ne saurait être une aide pour la personne. Tout doit être éclairé de ce point de vue: pauvreté, chasteté, obéissance, régularité, vie de prière.. Il faudra donc être attentif à ne pas imposer des formes de vie religieuse qui sont incompréhensibles dans une culture déterminée, même si elles sont bonnes ailleurs..

III. VIVRE UNE LIBERATION

Il faut nous poser la question: avons-nous, dans les différents pays où nos instituts travaillent, donné un témoignage de l'Evangile comme libération? Il y a certainement beaucoup de positif, qu'il ne faut pas ignorer: cf. tout ce qui a été fait pour l'instruction, l'éducation, l'amélioration des conditions de vie, etc. Mais en apportant nos différentes formes de vie religieuse, n'est-il pas arrivé trop souvent que nous avons purement et simplement imposé des "lois extérieures", i.e. des règlements, des coutumes qui ne correspondent en rien à la mentalité, à la culture de ceux qui viennent à nous? Le comportement extérieur d'un religieux ou d'une religieuse, sa manière de s'habiller, de se nourrir, de prier, d'organiser ses horaires, tout cela doit être le signe et l'expression de sa charité et de sa consécration; or précisément les formes d'expression des sentiments varient suivant les cultures

et suivant les personnes. Imposer du dehors des institutions importées d'ailleurs et qui ne correspondent en rien aux formes spontanées d'expression des personnes ou des groupes, c'est attenter à leur liberté, à leur dignité de personnes. Dès 1950, PIE XII demandait aux Supérieurs religieux de "mettre tout en oeuvre pour que les saintes lois de chaque institut ne deviennent pas un assemblage de règles extérieures inutilement imposées, dont la lettre, en l'absence de l'esprit, tue."

Mais il faut encore aller plus loin. Posons-nous la question: nos communautés donnent-elles partout le témoignage évident d'une vie où la croix du Christ est acceptée en toute liberté? Notre refus officiel de la richesse (pauvreté), de l'amour possessif (célibat), de l'individualisme (obéissance) apparaît-il vraiment comme une libération pour mieux servir le Royaume de Dieu? Apparaissions-nous plus disponibles envers ceux qui peuvent avoir besoin de nous?...

IV. COMMUNIQUER UN DYNAMISME

Une mentalité très répandue en occident considère que c'est un devoir de transporter dans le reste du monde la civilisation occidentale. Cette mentalité aura tendance à se manifester même dans l'évangélisation (on l'a assez reproché aux missionnaires) et dans la vie religieuse: tendance à transporter purement et simplement notre théologie, notre spiritualité, nos expressions culturelles, nos coutumes d'ascèse, etc. Je suis convaincu que les missionnaires ne peuvent pas, dans leur ensemble, être considérés comme responsables de ce fait: ils ont, sans s'en rendre compte, participé à une mentalité commune, celle où ils avaient été élevés et formés; étant admis par tous que les cultures non européennes étaient inférieures, ils étaient conduits par la logique des choses à donner, et seulement à donner, ce qu'ils estimaient être un bien précieux pour ceux auxquels ils consacraient leur vie; donner, sans attendre la réciprocité, sans être prêts à recevoir, sans même parfois concevoir qu'ils puissent avoir à recevoir quelque chose. Comment auraient-ils pu se mettre dans une attitude différente, alors que tous étaient convaincus de l'infériorité sans espoir de la culture, des coutumes locales, de la tradition et de la mentalité propres des peuples auxquels ils portaient le message de l'Évangile?

Par contrecoup, on créera facilement chez ces derniers un complexe d'infériorité, avec le désir de s'emparer au plus tôt des richesses de l'occident, mais sans les assimiler aux anciennes veleurs; il n'y a pas véritable interpénétration des cultures, ou acculturation, mais simple juxtaposition, ou même pure et simple disparition d'une culture à laquelle une autre, jugée supérieure, se substitue.

Les conséquences sont graves: pas de véritable dialogue possible pour construire une vraie communauté; pas de participation active, selon les possibilités réelles de chacun dans les responsabilités de l'évangélisation, dans la mesure même où règnent le protectionnisme, le paternalisme...

Si nous examinons ce qui vient d'être dit, à la lumière de l'Évangile, il est évident que nous devons sérieusement examiner notre comportement, nos méthodes, spécialement pour ce qui concerne la vie religieuse.

La vie chrétienne est une vie dans l'Esprit et par l'Esprit du Christ. Or, l'Esprit est en nous source de dynamisme, puissance de vie régénérée, de courage apostolique, de croissance et de force. Il faut donc faire confiance à cet Esprit: c'est à lui,

présent dans les jeunes Eglises qu'il appartient de susciter, comme de l'intérieur, les formes adaptées de la vie religieuse. Au lieu d'être défiants devant ces formes qui parfois nous déconcertent, il faut nous en réjouir, reconnaître les "signes des temps", collaborer de notre mieux, aider chaque pays, chaque race, à traduire le message évangélique selon leur génie propre, sous la conduite de l'Esprit de Dieu.

V. CONSTRUIRE UNE COMMUNAUTE

Si toute l'Eglise doit constituer une communauté, chaque groupe de chrétiens doit le manifester dans sa vie de chaque jour, et cela vaut particulièrement des instituts religieux. "L'unité des frères manifeste que le Christ est venu et il en découle une puissante vertu apostolique." (Perf. Carit. 15)

Dans la rénovation que l'Eglise attend du religieux, il faudra donc toujours avoir présente devant les yeux cette exigence: nos communautés (qu'il s'agisse de l'ensemble de l'institut ou de chaque communauté particulière) doivent être telles qu'elles manifestent l'unité voulue par le Christ. Et cela sera d'autant plus éclatant que nos instituts rassembleront dans une même communauté des hommes d'origine, de culture, de mentalités différentes. On peut leur appliquer ici, toutes proportions gardées, ce qui est dit de l'assemblée eucharistique dans l'instruction Eucharisticum Mysterium: "L'assemblée eucharistique qui manifeste plus pleinement la nature de l'Eglise est celle dans laquelle sont réunis des fidèles de toute race, de tout âge, de toute condition." (n.16)

Cela supposera un effort toujours renouvelé pour créer un climat de véritable affection fraternelle: car c'est l'amour même de Dieu qui doit transparaître dans nos communautés; mieux, c'est le Christ qui aime en nous et par nous, et c'est lui qui doit apparaître au travers de notre vie commune.

Disons tout de suite qu'une communauté, surtout lorsqu'elle rassemble des hommes de différentes cultures, n'aura de vraie unité que si c'est une communauté de prières. Sans cette rencontre de tous ensemble avec Dieu, il ne saurait exister de témoignage d'une authentique communauté religieuse, car il y manquerait la marque même de ce qui fait son unité: le lien filial accepté et reconnu avec le Père.. Mais pour cela, il faudra évidemment que la forme et le style de cette prière répondent aux besoins de l'ensemble de la communauté et donc qu'on tienne compte des aspirations et des goûts de tous. Il faudra aussi un effort constant d'imagination pour ne pas tomber dans la routine, dans la récitation stéréotypée des mêmes formules toutes faites; une certaine variété, une large initiative, une attention aux situations concrètes, s'imposent à tout instant pour ne pas laisser se scléroser la prière communautaire.

Une vraie communauté exigera aussi une véritable "communication", un véritable dialogue entre tous ceux qui la composent, dialogue d'autant plus fructueux, mais aussi d'autant plus difficile, que ceux qui sont réunis sont différents de langue, de culture, de traditions. Cela n'est réalisable que là où a disparu tout complexe de supériorité ou d'infériorité, et où chacun cherche simplement et amicalement à se mettre au service des autres. Cela suppose aussi que l'on mette le plus possible en commun les joies, les peines, les préoccupations et les travaux de tous.

++++
++++
++++
++++

PASTORALE

=====

Le mariage africain et la mission de l'Eglise

Récemment est paru, aux Editions du Centurion (Paris), et sous la direction de P. DE LOCHT, responsable du Centre National de Pastorale Familiale de Belgique et professeur à l'Institut des Sciences Familiales et sexologiques de l'Université de Louvain, un ouvrage intitulé Le Mariage et le sacrement de mariage. Il renferme des réflexions sur des questions comme celles-ci: 1) Appartient-il au sacrement, et donc à l'Eglise, de constituer par elle-même un événement humain, comme l'engagement mutuel des conjoints, ou doit-elle seulement l'assumer et le bénir? 2) Cet événement humain est-il ipso facto pour les baptisés un sacrement ou ne le devient-il que par la célébration liturgique? Comment répondre à de telles interrogations sans une perception nouvelle, une relecture dans la foi de l'engagement conjugal? Devant ces questions, divers auteurs qualifiés apportent, sinon des conclusions, du moins des pistes de réflexion qui pourront, ultérieurement, aboutir à une saisie plus complète de la réalité conjugale et familiale, du sacrement de mariage et de sa célébration liturgique, avec des applications pastorales dont on sent de plus en plus la nécessité.

Un des intérêts de ce volume, c'est qu'il prend comme point de départ une synthèse du mariage africain, réalisée sommairement par Marcel HAUBEN, professeur d'ecclésiologie au grand séminaire de Namur et professeur à la section missiologique de l'Institut supérieur des Sciences religieuses de l'Université de Louvain.

Cet auteur souligne d'abord que le mariage africain comporte deux dimensions: une dimension conjugale et une dimension sociale, et qu'il déborde ainsi la sphère du couple pour intéresser deux communautés. Puis, il traite du "paiement du mariage", ce qu'on appelle communément (et improprement) la "dot", et en montre l'importance au niveau social et à celui de la fécondité, alors qu'il n'influence que par ricochet le niveau conjugal. Il mentionne enfin le "mariage à l'essai", qui souligne la dépendance de l'union conjugale vis-à-vis de la structure sociale, au point qu'une rupture au niveau social entraîne une rupture au niveau conjugal, de sorte que l'union matrimoniale n'est pas indissoluble.

Face à cette situation l'Eglise a adopté une attitude plutôt négative. "La raison principale qui explique cette attitude est bien simple. La pastorale en matière de mariage africain se fonde sur la conception chrétienne du mariage. Or, en Occident, cette conception et cet idéal chrétiens se sont trouvés solidaires de la structure sociale européenne, dans laquelle le mariage n'a qu'une dimension: la dimension conjugale. Dans cette optique, on voit en effet que le mariage chrétien est considéré comme un contrat entre deux personnes dont le consentement est l'élément essentiel. Ce contrat, qu'on appelle matrimonium in fieri, devient automatiquement le sacrement de mariage pour le chrétien. Si, de plus, on parle également d'un matrimonium in facto esse, c'est qu'on veut désigner par cette expression la société conjugale qui découle de ce contrat et qui est caractérisée par l'unité et l'indissolubilité." (p. 21)

Les missionnaires ont importé en Afrique une conception du mariage chrétien liée à une société du type "famille-couple" nécessairement en conflit avec le mariage africain tek qu'il a été caractérisé plus haut. En conséquence, dans les communautés ecclésiales africaines, une séparation s'est instaurée entre le mariage coutumier et le mariage religieux. "La plupart des catholiques

contractent d'abord le mariage coutumier. Après plusieurs mois ou même après plusieurs années, ils consentent enfin à se marier religieusement. Entre-temps, ils vivent, au jugement de l'Eglise, en concubinage, alors que du point de vue coutumier-civil ils sont considérés comme véritablement mariés. En outre, de ce fait, ils restent des "non-sacramentalisables". Ils se résignent à leur sort, sachant que c'est une étape inévitable par laquelle ils doivent bien passer, pour devenir ensuite "bons chrétiens"... Parfois, ils restent pratiquants.. tout en sachant qu'ils sont maintenant des chrétiens de seconde zone. Mais comme ils ne peuvent "communier", ils se rendent compte qu'ils ne participent pas réellement à l'eucharistie. Rien d'étonnant dès lors que bon nombre d'entre eux abandonnent la pratique. De plus, tous ces "non-sacramentalisables" ne sont pas admis comme membres de l'Action Catholique. Au fond, ils doivent se considérer comme étant en état de péché mortel.. malgré eux."(p.24)

L'auteur montre ensuite que l'attitude pastorale à l'égard des réalités matrimoniales africaines renvoie, par-delà une certaine conception chrétienne, traditionnelle en occident, du mariage, à des raisons plus profondes, i.e. à une certaine notion de l'histoire du salut, qui englobe la création, la grâce, l'Eglise, les sacrements, le monde et les réalités terrestres. Mais, sur tous ces points, le Concile et l'après-Concile nous ont apporté une vision renouvelée, qui nous invite à repenser notre théologie et notre pastorale. L'auteur nous suggère, pp. 209 à 221, suivant quelles lignes cette revision pourrait se faire: nous y renvoyons nos lecteurs, nous contentant de ce qu'il dit, en conclusion, sur "la mariage africain et la mission de l'Eglise".

".. La question se pose de savoir si l'Eglise ne pourrait pas considérer le mariage religieux comme le couronnement du mariage coutumier. L'Eglise ne pourrait-elle accepter ce dernier mariage comme valide, même pour le chrétien, de sorte que celui-ci puisse recevoir également les autres sacrements? Le mariage in facie Ecclesiae serait alors considéré comme le couronnement, l'étape ultime et sacramentelle de ce mariage valide. Il viendrait ainsi sanctifier l'union matrimoniale après coup. Bien sûr, il subsistera toujours une différence entre les deux mariages, parce que le mariage coutumier reste caractérisé par l'ambiguïté, dans la mesure où il est affecté, non pas d'une coutume africaine tel le paiement de mariage par exemple, mais de contre-valeurs; parmi elles, on peut certainement mentionner un manque de respect pour la femme ou pour l'enfant, ou une vue trop unilatérale de la fécondité, ou encore la possibilité de séparation des deux époux une fois la fécondité établie. Mais comme, de fait, ces ambiguïtés caractérisent le mariage coutumier de chrétiens, notre pastorale peut-elle exiger que toute équivoque disparaisse d'emblée, alors que cela ne peut se faire que lentement, comme la grâce et la foi croissent également lentement, pour s'exprimer finalement dans le sacrement?

" La mission de l'Eglise à l'égard du mariage coutumier africain réside donc avant tout dans l'annonce de l'idéal moral du mariage chrétien dans des catégories africaines (par exemple le mariage-alliance). Mais en même temps elle doit être caractérisée par une attitude pratique de bénignité et de prudence qui, d'une part, reconnaît la valeur relative du geste humain qu'est le mariage coutumier, mais qui, d'autre part, conduit la société entière à l'acceptation de toutes les exigences du mariage chrétien en tant qu'accomplissement des valeurs dont elle vit déjà. Ainsi, l'Eglise ne met pas la charrue avant les boeufs; elle ne vise pas d'abord l'administration des sacrements, mais bien la croissance de la vie chrétienne, dont les sacrements sont l'expression et le renforcement.."(p. 219-220).

A. LA RENCONTRE DE L'ISLAM

Le RP. LANFRY, Assistant des Pères Blancs et spécialiste de l'Islam, a effectué, l'an dernier, une tournée parmi les missions de sa Société en Afrique Occidentale. Il a publié ses impressions dans un document pro manuscripto auquel il a bien voulu nous autoriser à faire des emprunts: ce dont nous le remercions vivement. De même que les considérations du RP. LANFRY ne lui ont pas été inspirées par toutes les missions visitées, elles ne peuvent non plus s'appliquer à toutes nos missions en pays islamisé. Mais elles ont une portée générale qu'il sera possible à chacun d'adapter à sa propre situation.

De nos jours, bien des missionnaires, aidés par le travail de Vatican II et la méditation des textes conciliaires, se débarrassent, vis-à-vis de l'Islam, d'une attitude négative, faite de découragement possible, de fuite devant l'obstacle et de maladresses dues à l'ignorance de la réalité. Cependant, cette ouverture, ainsi que les faits d'approche sympathique, de collaboration avec les musulmans et d'action proprement apostolique envers eux sont encore des exceptions et proviennent d'initiatives privées. Quelles en sont les raisons?

L'impréparation reconnue des missionnaires

"Quelle préparation avons-nous reçue au scolasticat ou après, pour être envoyés à ce peuple et dans cette situation?" me dit un Père.. Un autre, arrivé depuis un an: "Je ne sais rien de l'Islam". Il est dans un milieu entièrement musulman..

Si nous croyons féconde une présence de l'Eglise au contact de sociétés africaines islamisées, il est temps de fournir aux jeunes et à tous les apôtres qui ont à vivre en de tels milieux les vrais moyens de comprendre, de travailler, de persévérer.

Nous ne pouvons nous étonner que nos confrères sur place ou leurs supérieurs ecclésiastiques ou religieux ne puissent d'eux-mêmes établir le programme de l'outillage requis. C'est là une des raisons d'être des équipes spécialisées dont nous reparlerons plus loin. Si les membres de ces équipes sont munis de la culture convenable et s'ils ont su analyser les situations, ils seront capables de définir ce programme de base. Resterait à fournir aux missionnaires qui entreraient pour la première fois en Afrique la formation, élémentaire peut-être, mais sérieuse et très concrète, dont on sent si fort le besoin.

Le concours des chrétiens africains. - J'ai écrit "missionnaires", je pense encore aux élèves-catéchistes. Les témoignages des catéchistes vivant en milieu mixte ont été très éclairants et l'on est surpris de découvrir qu'ils en savent tant. Ils expliquent très bien leurs réactions spontanées à l'égard de l'Islam dans leur ministère auprès des chrétiens et des catéchumènes. Comme Africains, appartenant aux mêmes milieux sociaux de quartier, sinon de famille, leurs comportements sont aussi utiles à considérer: ils se montrent compréhensifs, patients, ouverts même, sans esprit de clocher..

J'ai cru remarquer, en traitant de ces questions avec des évêques et des prêtres africains et aussi avec des laïcs africains, et en comparant leurs réactions avec celles de confrères, que les Africains sont souvent intéressés plus simplement et directement que nous, chrétiens européens, aux possibilités de dialogue avec

les musulmans. Notre approche de l'Africain est difficile en elle-même, car nous sommes étrangers les uns aux autres: cette difficulté est singulièrement renforcée quand cet Africain est musulman, si nous ne connaissons ni l'islam ni les musulmans.

La solidarité africaine, faite des liens du sang, de la communauté de langue et des comportements sociaux, aide sans aucun doute les Africains à s'intéresser à leurs frères de race en dépit des obstacles créés par les différences religieuses. On pourra peut-être avancer des faits contraires à ces affirmations. Mais ces faits ne s'expliquent-ils pas souvent par l'éducation européenne qui a créé en ces Africains des réflexes analogues aux nôtres? Nous, missionnaires, n'avons-nous pas été fortement marqués par cet esprit particulariste, esprit de clocher et de confessionnalisme de nos vieilles chrétientés jalouses et combatives?

Je serais tenté de tirer de cette remarque une suggestion prudente: qu'on prenne soin de l'éducation de l'esprit de dialogue et d'accueil aussi bien dans les Grands Séminaires que dans les Ecoles de Catéchistes. Il y a tout à parier qu'une telle formation, si elle est bien menée, en tenant compte soigneusement des solidarités et des réflexes africains, pourra donner de fructueux résultats, au plan d'une ouverture de leur charité apostolique et d'un éveil de leur zèle à l'égard de leurs frères.

Le souci de l'efficacité missionnaire

Une autre raison qui explique le manque d'ouverture à l'islam chez les missionnaires, c'est un souci d'efficacité missionnaire immédiate. Les musulmans ne manifestent aucun désir de connaître l'Évangile; ils refusent d'être informés et instruits de la foi chrétienne; ils se tiennent dans une attitude de méfiance à l'égard des missionnaires et de l'Église. L'Église, telle qu'elle est constituée, telle qu'elle vit et se développe, n'a pas eu d'autre origine que les populations africaines attachées à la religion ou aux cultes traditionnels.

Cette explication, aussi juste qu'elle soit, ne suffit pas à elle seule à rendre compte de l'attitude négative de l'Église et des missionnaires à l'égard des populations musulmanes. Les missionnaires, même s'ils ne savent rien de l'Islam, prennent conscience, en vivant à son contact, qu'il est une religion définie, avec sa langue religieuse, son livre saint, sa tradition, ses lieux de culte, un ensemble de prescriptions individuelles et sociales constitutives d'un certain code moral, d'un code du permis et du défendu, du juste et de l'injuste, etc. Autant que ce genre d'évidence, celle d'une cohésion communautaire qui dépasse la famille, le clan, le village, pour relier le plus humble fidèle à un monde international immense, voilà qui impressionne l'étranger non initié et lui ôte toute envie de s'en approcher et de s'en mêler.

Depuis ses débuts et pendant longtemps, la mission auprès des païens ne semblait requérir comme effort essentiel de la part du missionnaire étranger que la seule étude de la langue et de la coutume du pays. Avec l'Islam, ses structures et ses traditions, on se trouvait devant un monde qui paraissait d'autant plus fermé que l'on ignorait tout de lui. Personne n'en approchait, c'était un problème spécial. Une telle attitude, si générale de la part de l'Église, s'explique et se comprend fort bien. De plus, on est facilement porté aux jugements sommaires: formalisme et ignorance des croyants, vernis purement superficiel, exploitation du peuple par les marabouts, religion de commerçants qui la propagent par le chantage, etc. Mais quand on reconnaît tout cela, on n'est pas plus avancé pour s'approcher des musulmans et chercher avec eux la voie d'un dialogue qui pourrait devenir celui du salut!

Engager le dialogue

Le coeur du problème est celui-ci: Qu'en est-il de la vie religieuse du musulman? Ou mieux: De quoi est faite, au fond, la vitalité incontestable de l'Islam?... Nous ne sommes pas venus pour faire des enquêtes, relever des statistiques, tracer des tableaux descriptifs de telle ou telle société africaine. Notre mission et celle de l'Eglise sont autres.

S'il s'agit en fin de compte d'engager un dialogue avec des musulmans, ce sera un dialogue d'égal à égal, et non pas le geste d'un riche qui donne à un pauvre.

Ce ne sera pas d'abord un enseignement, à moins qu'il n'accepte d'être réciproque. Le temps de la catéchèse viendra ensuite, s'il plait à Dieu! L'estime mutuelle requise d'un échange de cette sorte, nous ne pourrions guère y atteindre que si nous savons, sur un point ou sur un autre, rejoindre l'interlocuteur dans sa vie de foi toute personnelle. Ce n'est pas si simple. Il est bon de rechercher et de lire (si on le peut!) les livres religieux dont se servent les plus instruits des musulmans: ils sont pour une part la source de leur vie de foi. Qu'on songe un instant au respect de tel ou tel de ces croyants pour la présence divine, pour la sainteté et la transcendance de Dieu, ou encore à leur confiance, toujours surprenante pour nous, en sa providence si proche et si attentive! Mais, grâce à Dieu, tout n'est pas dans les livres. Et le Seigneur nous a devancés dans le coeur des croyants. C'est en fin de compte les traces de sa miséricorde et de sa présence active reconnue en eux qui seront capables de nous mettre au niveau convenable de respect, d'estime et de vraie charité.

L'Islam se manifeste plus réparable, plus présent, plus vivant aussi, dans les centres urbains. C'est en ville surtout que les possibilités de survie ou de développement d'une culture religieuse arabo-musulmane s'avèrent plus fermes. En conséquence, n'est-ce pas dans ces centres urbains que les témoins de l'Eglise auront plus de raisons et d'occasions d'amorcer un dialogue valable avec les représentants des communautés musulmanes? Ne serait-ce pas une question que les Conférences Episcopales auraient toutes à considérer?..

Tout ce travail missionnaire n'est pas réservé à des élites intellectuelles ni du côté chrétien ni du côté musulman, ni à des techniciens. Les musulmans que nous rencontrerons seront souvent des pauvres, des humbles, peu ou pas instruits. Mais ce seront aussi les hommes que la vie moderne, leur instruction, leur travail a secoués et ébranlés dans leur foi. Tel ce fonctionnaire qui, au milieu d'un groupe amical d'autres musulmans et de quelques chrétiens, me posait avec grande simplicité cette question: "Je ne vois pas que la foi ait encore une place dans ma vie. Mais j'en sens le besoin. Et comment faire pour la retrouver?" Avec l'accord des autres, nous avons parlé de la prière humble du croyant, musulman aussi bien que chrétien, qui sait que la foi est don de Dieu et qu'Il l'accorde à qui la demande.

Ce fait et plusieurs autres faisaient dire aux confrères qui furent ici et là mes compagnons, combien grande est en ces pays la liberté d'expression entre hommes de foi qu'une amitié sincère a réunis, malgré des divergences fondamentales; une liberté d'expression telle qu'on ne la connaît ni ne la soupçonne en d'autres pays musulmans. C'est une grande chance! Encore faut-il en avoir conscience. C'est pourquoi, là aussi, il convient que les modalités d'approche et du dialogue à engager, et la conduite du ministère apostolique, soient méditées et exprimées par ceux qui sont à l'oeuvre sur place.

Formation des missionnaires

Le 2ème Chapitre des Pères Blancs a étudié la constitution, le rôle et la mise sur pied de petites équipes de spécialistes-experts au service de toute l'Eglise d'une région donnée. (la raison d'être de ces équipes n'est donc pas de se charger de l'apostolat près des musulmans de façon à en décharger les autres missionnaires, mais d'éclairer, d'animer et de guider ceux-ci dans cet apostolat.)

Ces équipiers auront été préparés à leur tâche par des études d'arabe et d'islamologie. Ils se tiendront au courant de la littérature religieuse classique (Coran et commentaires, Hadith) et aussi de celle qui a cours dans le pays. Ils devront y joindre des connaissances fondamentales sur le message chrétien: théologie du salut des non-chrétiens; thèmes bibliques sur Dieu, la foi, la sainteté; citations évangéliques traduites en arabe, etc. Ils tireront profit des méthodes pédagogiques contemporaines pour la présentation du message chrétien..

Surtout, les confrères qui ont été préparés pour constituer ces équipes veulent être, non pas des missionnaires de bureau distribuant des papiers et des questionnaires d'enquêtes, mais bien plutôt de vrais apôtres, comme leurs confrères de poste.. S'il est important qu'ils soient non des théoriciens mais des praticiens qualifiés de l'apostolat en milieux musulmans, il leur revient d'étudier de près, sur le terrain, les réalités musulmanes. Précisons, parce que nos confrères ne sont pas ordinairement des sociologues ni de purs hommes de science : les réalités musulmanes sous l'angle religieux et de la vie de foi des croyants..

L'action apostolique étant le fait de toute l'Eglise locale, ce ne sont pas seulement des spécialistes qui doivent se soucier des musulmans, mais tous les missionnaires de cette Eglise. Tous ont donc besoin d'être initiés à cette tâche.

En vue d'une solution concrète, le P. LANFRY offre les suggestions suivantes:

1) Programme de formation.

- a) une présentation de l'Islam en lui-même, puis tel qu'il est présent, structuré socialement et vécu dans le pays. Valeurs spirituelles; personnes responsables des communautés, etc. Initiation aux problèmes actuels des communautés: tradition et réformisme.

- b) une présentation de l'état des relations de l'Eglise locale avec les communautés musulmanes du pays (passé et présent; car il est important de savoir comment l'Eglise est de fait connue des musulmans du pays, avant de considérer ce qui est entrepris ou ce qui est en projet.)

Cette découverte comporterait naturellement l'étude des documents de la Hiérarchie africaine sur le dialogue islamo-chrétien; des recherches entreprises par tel diocèse ou telle session interdiocésaine sur les solutions pastorales à mettre en oeuvre, etc.

Il conviendrait de situer cet effort local, en exposant les efforts parallèles entrepris ailleurs dans le monde musulman (les solidarités chrétiennes jouent, les solidarités musulmanes aussi), jusqu'à l'étude de documents généraux inspirant l'action dans toute l'Eglise (Secrétariat pour les non-chrétiens.)

2) Durée.

Ce devrait être un programme court: l'ensemble envisagé ci-dessus pourrait être présenté en 10 jours, à raison de trois heures par jour. L'aspect concret qui doit caractériser cet enseignement le rendra assimilable et en assurera la valeur formative.

3) Où se fera cette formation?

Les Pères Blancs ont dans leurs missions des "centres de langue" pour la formation pastorale des jeunes missionnaires. Ces centres s'occupent surtout de la formation linguistique et ethnographique, mais ils pourraient servir de cadres pour cette initiation à l'islam dont nous parlons. Là où de tels centres n'existent pas, il ne semble pas impossible de découvrir un lieu où rassembler les jeunes missionnaires pour une aussi courte session.

4) Quand se fera cette formation?

Un tel cours pourrait se faire quand le jeune missionnaire a acquis le minimum de connaissances linguistiques nécessaire pour faciliter le travail d'enseignement et l'effort d'assimilation. (Cf. nos DD capit. n° 360 à 362.)

5) Par qui?

Par les spécialistes-experts dont il a été question précédemment et qui sont à même de présenter les caractéristiques de la vie musulmane concrète telle qu'elle peut être connue dans ses aspects positifs profonds. On ne peut se satisfaire d'une description tout extrinsèque de l'Islam: statistiques, nombre de mosquées et autres choses semblables qui n'introduisent pas à une connaissance vraie et sympathique de la réalité spirituelle qu'il s'agit d'entrevoir.

Le P. LANFRY ajoute: Si un avis favorable à ce projet était donné, la voie de réalisation passerait naturellement, à mon avis, par les Régionaux (chez nous: les Supérieurs Principaux). Ceci me paraît important à considérer. Car il s'agit d'une responsabilité de la Société (Congrégation), et non pas directement de l'Episcopat, étant entendu que l'Episcopat de la région intéressée serait soigneusement informé par le régional de cette ouverture, ajoutée au programme de formation pastorale, qui peut intéresser le clergé africain, des catéchistes, etc. (On notera que cette suggestion est en accord avec le n° 363 de nos DD.)

Petite bibliographie pour une initiation à l'Islam

- BLACHERE (Régis) - Introduction au Coran. Ed. Besson & Chante-merle, Paris 1959).
- id. - Le Coran. Ed. G.P. Maisonneuve, Paris 1950.
- id. - Le problème de Mahomet. Ed. P.U.F. Paris 1952.
- FROELICH (J.C.) - Les Musulmans d'Afrique noire. Ed. de l'Orante, Paris 1962.
- GARDET (Louis) - L'Islam, religion et communauté. Ed. Desclée De Brouwer, Paris 1967 et 1970.
- JOMIER (Jacques) Introduction à l'Islam actuel. Ed. du Cerf, 1964.
- MONTEIL (Vincent) L'Islam. Ed. Bloud & Gay, Paris 1963.
- id. - L'Islam noir. Ed. du Seuil, Paris 1964.
- MOUBARAC (Y.) - L'Islam. Ed. Casterman, Paris 1962.
- RONDOT (Pierre) - L'Islam et les Musulmans d'aujourd'hui. 2 vol. Ed. de l'Orante, Paris 1960.
- SCURDEL (Dominique) - L'Islam. Coll. "Que sais-je?" Ed. P.U.F. Paris 1962.
- WATT (W.M.) - Mahomet, prophète et homme d'Etat. Ed. Payot, Paris 1962.
- ZANANIRI (Gaston) - L'Eglise et l'Islam. Ed. Spes, Paris 1969.

